

Je dois mentionner enfin, comme se réclamant des idées de solidarité et de conciliation qui sont le principe même du mouvement pacifique, un des plus louables efforts d'initiative individuelle dont j'aie encore eu connaissance. Il s'agit d'une modeste publication mensuelle qui paraît à Paris depuis le mois de février dernier, et dont le titre seul, *la Coopération intellectuelle : revue de sociologie positive*, est un éloquent programme.

Le fondateur, M. G. Deherme, est un ouvrier ; « c'est en prélevant sur un salaire d'ouvrier, réduit encore par le chômage », qu'il a créé sa revue. Il s'adresse « à l'élite prolétarienne », pour lui enseigner que « la liberté et la justice ne se décrètent ni ne s'imposent. La Providence, — et sous un vocable autre, c'est bien la même idée absurde qui plaît tant à l'inertie et à la veulerie, — qu'elle soit divine, législative ou révolutionnaire, n'a pas ce pouvoir de création absolue... La Société n'est qu'un effet. C'est l'individu qui est la cause. Agir sur l'effet, c'est être empirique. » Et l'auteur conclut en résumant ainsi son programme : « Régénérer l'individu pour améliorer l'état social ; fortifier les volontés actives, développer le pouvoir d'inhibition pour accroître la liberté ; nourrir l'intelligence, exalter les facultés cérébrales, élargir la conscience pour qu'il y ait plus de justice en ce monde et plus de bonté. » Et, plus tard, ayant reçu plusieurs promesses d'articles. M. Deherme observe judicieusement que « c'est en manifestant leur sympathie pour l'élite prolétarienne que les penseurs pourront se faire entendre par elle. Il serait temps, ce semble, d'arracher cette clientèle aux politiciens ».

Une semblable publication ne pouvait pas ne pas être délibérément pacifique, son idéal étant tout de justice et de fraternité. Deux excellents articles de M. Edmond Thiaudière, parus dans ses quatre premiers numéros, sont venus souligner cette attitude, et porter la bonne parole dans les milieux trop habitués jusqu'ici à subir l'action du chauvinisme guerrier.

Un dernier détail, bien caractéristique. Au début, et malgré la modicité de ses ressources, à laquelle il a été fait allusion plus haut, le rédacteur de *la Coopération intellectuelle* ne voulut fixer aucun prix d'abonnement à sa revue, s'en remettant à la discrétion des souscripteurs désireux de s'intéresser à son œuvre. Depuis, voulant toujours éviter pour elle jusqu'à l'apparence d'une spéculation commerciale, il a établi ce prix à 3 francs pour la France et 4 francs pour l'étranger. Ce qu'il demande, c'est une aide, morale ou matérielle, en vue de l'obtention d'un grand résultat moral, non un avantage personnel quelconque.

N'est-il pas vrai que l'exemple de généreuse initiative donné par M. Deherme mérite d'être applaudi, et que son auteur doit être encouragé par tous ceux que préoccupe demain ?

Une omission que je désire réparer s'est produite dans la mise en page de la première partie de cet article — celle qui avait trait au grand ouvrage de M^{me} de Suttner : *Bas les armes!*

Aux quatorze éditions que le texte original de cet ouvrage a déjà atteintes en langue allemande, va s'ajouter une édition pour la jeunesse, abrégée par la comtesse Hedwig Pötting, illustrée par la comtesse Adrienne Pötting, et qui est en ce moment sous presse chez le même éditeur (Pierson, à Dresde). Il en a paru des traductions en anglais, en danois, en italien, en polonais, en russe (cinq versions différentes), en suédois, en tchèque. Le texte allemand a été donné en feuilleton par le *Vorwaerts*, de Berlin, et par un grand nombre de journaux de province ; la *Fanfulla*, de Rome, le *Politiken*, de Copenhague, en ont donné des traductions ; le *Pesti Naplo*, de Budapest, va commencer incessamment la publication de la traduction due à M. Béla Faj. En Angleterre enfin, M. T.-W. Stead vient d'en extraire, pour sa *Collection des chefs-d'œuvre*, une brochure à 10 centimes, dont le premier tirage a été effectué à 250,000 exemplaires.

« Et en langue française? », demandera-t-on. *Bas les armes!* n'a pas encore été publié en français, on a peine à le constater. Il en existe pourtant dès maintenant une traduction manuscrite, due à M^{me} Marie Nègre, qui a entrepris ce travail considérable par dévouement personnel, simplement pour pouvoir faire connaître l'œuvre de la baronne de Suttner dans le cercle de ses relations personnelles, mais sans avoir en vue le grand public.

Cette lacune regrettable, nous avons de bonnes raisons pour dire qu'elle sera comblée prochainement.

GASTON MOCH.

Indépendance belge
2 août 1906

ou bien se faisait amie pour essayer, tâche vaine, de ramener l'hostilité systématique, ou bien s'excitait jusqu'au fanatisme aveugle, afin d'opposer l'outrance de l'hommage à l'outrance du dédain.

Le temps a fait son œuvre, et l'œuvre défie le temps. Clos, les débats. Unanime, l'admiration. Mal notées, les réserves. Une seule ressource reste à la critique : l'exécution.

Or, dans son ensemble, orchestre, chant et jeu, régie et décors, l'exécution est superbe, elle atteste un noble souci d'art, une méritoire recherche du mieux, un désir ardent de réaliser les intentions du maître. Et c'est l'essentiel. Elle a révélé des talents nouveaux, formés à Bayreuth même, à l'abri de tout poncif, et cela est très intéressant pour l'avenir de ces représentations « modèles ». A quoi bon chercher la petite bête ? Certains détails appellent peut-être quelques améliorations déjà résolues sans doute, mais tant de grandes sensations vous envahissent et le caractère général de ces quatre journées de poésie et de musique est si élevée, si puissant, que l'impression emportée au départ est unique et suffit pour longtemps aux appétits esthétiques les plus exigeants.

Marier la symphonie de Beethoven au drame de Shakespeare en s'inspirant du théâtre antique

P P L E

de L'IN

qui doit à de nombreuses lectures et à une expérience appréciable de ne pas ignorer ce que réservent de démenti au désir l'après des caresses et le lendemain du bonheur.

Oui, vraiment, ils s'aimaient. Ils s'aimaient, à la perfection. Lui, vingt-cinq ans, elle, trente; lui, singularisant encore d'un peu de naturelle ardeur l'acquis, déjà, de l'art d'aimer, elle capable encore de s'abandonner, quoique si experte vers les ingénuités à peine oubliées; lui montant, elle redescendant un peu la route qui va de la première espérance à la première rancœur, hélas! Ils s'étaient, trois mois passés, rencontrés à mi-chemin; et ils se plaisaient en cette halte. Cette faveur leur avait été accordée par les compatissantes providences de n'avoir pas eu, pendant quatre-vingt-dix jours, toujours ensemble, une seule heure d'ennui; et, voyez leur candeur, ils se promenaient, le dimanche, à la campagne.

Se croyant seuls, dans une allée du bois de Meudon, ils s'embrassèrent.

Un bruit, tout près d'eux, les troubla; ce bruit, c'était le balbutiement de la petite mendicante, qui tendait la main. Depuis un instant, elle les suivait, les regardait. Comme ils étaient beaux! comme ils étaient heureux! et, en elle, laide, pas aimée, quelle détresse! Mais, en les contemplant, elle mendiait, par habitude.

L'amant se tourna vers la pauvre, eut un triste sourire à la voir si vilaine, chercha quelque menue monnaie dans la poche de son gilet.

Mais, elle aussi, l'amoureuse, avait vu la mendicante, et, femme, elle avait très vite pénétré en cette âme d'enfant; très vite elle avait compris la tristesse de la misérable qui tendait sa main, n'osant tendre son cœur, sésile plus mendicante.

Et, d'une voix dont beaucoup de clémence alanguissait délicieusement la mélodie :

Non, dit-elle, mon cher amour, ce